RZECZPOSPOLITA POLSKA

LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

20 c.

Paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration : 4, Place Clichy, Paris (9e)

2e Année. — N° 40 — 15 Septembre 1918.

Abonnements : Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Une explication



La Pologne n'est encore pas au bout de ses peines. Les forces, qui dans le passé avaient déjà amené sa perte, vivent toujours, et sans doute n'attendaient qu'une bonne occasion pour se manifester à nouveau. C'est pourquoi, il y a peu de temps, nous avons vu s'élever en Pologne un courant favorable à la paix et à l'alliance avec l'Allemagne. Mais gardons notre pleine confiance, jamais dans le passé, même au moment des pires désastres, la Pologne n'a cédé ; ce n'est donc pas après ces quatres années de cruelles souffrances, d'expérience terrible, qu'elle va changer d'avis et se rendre. Attendons que la victoire finale des Alliés apporte au peuple polonais les armes indispensables à l'exécution de sa volonté réelle, et nous aurons tout le loisir d'oublier ce moment passager d'angoisse.

Car il faut bien l'avouer, cette brusque volte-face, cet abandon apparent de toutes les anciennes traditions, fut une douloureuse surprise que nous voudrions pouvoir nous expliquer.

Un manifeste polonais (1) qui cherche à mettre en garde le gouvernement polonais contre l'alliance allemande, en exposant les faits de « la façon la plus impartiale », nous fournit à cet égard des indications précieuses.

D'après cette publication, le ministère aurait été « acculé à la décision extraordinaire » d'une alliance avec l'Allemagne, par la « nécessité de défendre l'intégrité du royaume » de prendre en main toute l'administration du pays et créer une armée devenue indispensable pour préserver l'état polonais menacé par l'anarchie russe.

Comment expliquer que l'anarchie russe deviendrait actuellement plus menaçante pour l'Etat polonais, et qu'il lui serait impossible d'attendre la fin de la guerre qui devra régler à sa pleine satisfaction la question de son unité et de sa réorganisation ? Les auteurs du manifeste ajoutent que si le ministère a mis tant de hâte à conclure l'alliance avec l'Allemagne, c'est qu'on est « persuadé en Pologne, que la France affaiblie par une lutte acharnée de quatre année, va être à bout de souffle », et que l'Entente bientôt forcée d'accepter la paix allemande, sera impuissante à lui assurer la réalisation de son indépendance, et que dans ces conditions « un gouvernement prévoyant doit marchander, quand il en est encore temps, afin d'obtenir pour le futur état Polonais des concessions aussi larges que possible ».

Pour conclure, les auteurs ajoutent « qu'un tel raisonnement ne serait acceptable que si les prémices en étaient exacts ».

Et vraiment! il semble que le petit bonhomme vit encore... et même lors de la grande offensive allemande, la France était loin d'en être où l'agence Wolff voulait bien la voir.

Donc pour prouver au gouvernement Polonais que la France est pleinement de force à soutenir la lutte jusqu'au bout, que sa volonté de vaincre, quoi qu'il en coûte, est unanime dans toutes les classes de la société comme au parlement et dans l'armée; ils énumèrent le prix des denrées, leur renchérissement du faitde la guerre, et expliquent la possibilité de la France à tenir tête aux frais énormes de l'interminable campagne, par le fait que les gens qui apportent leur argent au trésor national, ignorent l'accroissement continu de la dette publique; mais ils nous font savoir qu'à l'exception « des nouveaux riches et de certains profiteurs, toutes les classes de la population française aspirent à la paix » notamment les ouvriers « et » les paysans que la guerre n'empêche pas d'arrondir leur fortune », et que la dépression du moral de l'armée n'a pu se relever, que grâce à la confiance, inspirée par les généraux en chef et M. Clemenceau qui, paraît-il, est le seul d'entre les ministres qui ait pour ses soldats une sollicitude vraiment paternelle. Les auteurs, qui pour nous convaincre, oublient de préciser la nature des circonstances favorables leur ayant permis « de connaître le moral de l'armée depuis le troupier jusqu'au grand chef », concluent enfin que la France et les Alliés sûrs de l'appui de l'Amérique, seront à même d'imposer leur volonté au traité de paix, et de soutenir efficacement les volontés de la Pologne ; ils ne voient donc « aucunement la nécessité de faire des concessions aux puissances d'occupation, à plus forte raison, de conclure avec elles une alliance. »

Ce résumé très succinct prendra toute sa signification, lorsqu'on saura que les auteurs du manifeste sont des amis avérés de la France, leur patrie d'adoption, et pénétrés du sentiment de gratitude que tout Polonais nourrit en sa faveur et celle des Alliés. Et cet exemple pourra faire comprendre qu'après quatre années de désarroi et d'usure, il puisse exister des dirigeants convaincus, assez égarés, pour croire qu'ils sauveront la Pologne, en trahissant son passé comme son avenir.

XXX

(1) *Le Comité (?) de la Pologne Libre au gouvernement polonais de Varsovie.*

La Lettre de M. Clemenceau

A une lettre que lui avait adressée le comte Maurice Zamoyski, président par intérim du comité national polonais, qui, après avoir dit l'admiration du monde civilisé pour l'élan irrésistible des armées françaises et alliées, exposait les sentiments des Polonais envers les nations en lutte, M. Clemenceau a répondu en ces termes :

Monsieur le Président,

Par une lettre en date du 2 de ce mois, vous avez bien voulu m'adresser les félicitations et les vœux du Comité national polonais pour les victoires libératrices que les troupes françaises et alliées remportent en ce moment sur le front occidental.

Vous saisissez cette occasion pour me rapporter les échos enthousiastes et la profonde espérance que ces victoires suscitent en Pologne. Vous me donnez la formelle assurance que les négociations entamées avec les Allemands par quelques politiciens polonais, installés à Varsovie par les envahisseurs eux-mêmes, ne peuvent aboutir, car elles ne répondent pas au sentiment presque unanime de la nation polonaise et ne sauraient l'engager.

Je tiens à vous remercier en toute confiance de la démarche que vous faites aujourd'hui auprès du gouvernement français au nom de votre patrie qui, malgré ses souffrances séculaires, n'a jamais désespéré de l'avenir. Depuis plus d'un an, vous collaborez vous-mêmes aux côtés des alliés à la lutte contre les empires germaniques, et j'ai pu apprécier la fidélité de votre dévouement à notre cause. Je sais toute l'influence que vous possédez en Pologne où, malgré les persécutions des occupants, vous avez maintenu le moral et l'esprit de résistance de l'opinion publique au plus haut degré.

Dans la phase décisive de la guerre où nous entrons, aucun effort, aucun sacrifice ne doivent être négligés pour assurer la victoire. La fermeté avec laquelle le Comité national polonais poursuit son œuvre et la lettre que vous m'adressez en son nom prouvent qu'il comprend cette obligation.

Le gouvernement de la République a été le premier à reconnaître et à consacrer les pouvoirs de ce comité. Soyez sûr que. le jour de notre victoire, sur laquelle l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie elles-mêmes commencent à ne plus avoir de doutes, la France, fidèle à ses traditions et à son programme et d'accord avec ses alliés, n'épargnera rien pour ressusciter la libre Pologne selon ses aspirations nationales et dans le cadre de ses limites historiques.

CLEMENCEAU.

EN POLOGNE

Deux patriotes polonais fusillés à Moscou

Berne, 14 septembre.

Le *Courrier de Varsovie* a reçu aujourd'hui le télégramme de Lednicki adressé au conseil de régence, informant que les frères Marian et Joseph Lutoslawski, menbres du conseil polonais de l'Union des partis, ont été fusillés à Moscou le 9 septembre, accusés d'une action contre-révolutionnaire en complicité avec les alliés

Ukraine et Pologne

Lemberg, 12 septembre.

Le comité national ukrainien a publié un appel invitant le peuple à organiser de grandes manifestations en Galicie orientale pour protester contre la solution austro-polonaise et la réunion de la Galicie orientale à la Pologne. Les manifestant réclameront la formation d'une province ukrainienne autonome spéciale, formée de la Galicie orientale et de la Bukovine.

Les mineurs polonais en Westphalie

Zurich, 13 septempre.

Un télégramme de Cologne annonce qne les ouvriers polonais travaillant dans les mines de Westphalie viennent de tenir une réunion à la suite de laquelle ils ont décidé de protester contre l'insuffisance des salaires qui leur sont accordés, car ces salaires sont inférieurs de moitié à ceux que reçoivent les ouvriers allemands.

Pologne et Lituanie

« Votre patrie est une mère pour vous, non point une marâtre, elle vous berce dans ses bras et ne permet pas qu'on vous fasse du tort, tandis que les autres Etats oppriment et tyrannisent leurs sujets. »

Pierre SKARGA.

Lorsque les Polonais veulent donner une preuve historique de leur attachement aux traditions libérales dans leurs rapports avec les peuples voisins, ils citent les unions successives qui ont lié les destinées de la Lituanie à celles du peuple polonais.

Tandis que la Prusse et la Russie agrandirent leur état par voie de conquêtes, la Pologne vit spontanément se joindre à elle ceux qu'elle eut pu facilement soumettre « par le fer et par le feu ». Elle préféra « unir les libres aux libres, les égaux aux égaux » et s'attacher par une fusion intime et idéale, les peuples d'une civilisation

moins avancée qui seraient devenus pour de longs siècles, la proie des gouvernements tyranniques.

La première union avec la Lituanie fut scellée, en 1386, par le mariage de Jagellon avec la sainte reine polonaise Hedwige, qui, pieuse et bonne, vénérée de tous, contribua à faire aimer à ses sujets cette religion chrétienne qu'ils avaient embrassée en même temps que leur roi.

On a parlé de « mariage mystique » à propos de cette union, qui inspira en 1413, le pacte de Horodlo. Nouveau lien qui sanctionnait les longues années de bonheur des deux peuples, et qui constituait un gage de leur loyauté réciproque : « La grâce du salut ne sera accordée qu'à celui qui cherchera son appui dans l'amour. Il n'y a que l'amour qui n'agit pas en vain : source de lumière il éteint les jalousies, affaiblit les rancunes, procure à tous la paix ; il réunit ceux qui sont séparés, relève les déchus, efface les inégalités, redresse ce qui est courbé, vient au secours de tous, n'offense personne et, quiconque vient se réfugier sous ses ailes y trouve un abri sûr, où nul danger ne saurait l'atteindre. L'amour crée les lois, gouverne les royaumes, fonde les villes, mène vers le bien les Etats de la République. Celui qui dédaigne l'amour, sera privé de tout. Voilà pourquoi nous tous, qui sommes réunis ici, prélats, chevaliers, nobles, nous voulons nous mettre sous le bouclier de l'amour, et remplis d'un pieux sentiment à son égard, nous confirmons par l'acte que voici, l'union de nos maisons, de nos familles et de nos blasons...

Ils ne démentirent point leur serment, et transmirent aux générations nouvelles, les mêmes traditions de libéralisme et d'égalité. En 1569, les citoyens lituaniens furent assimilés aux citoyens polonais, pour la dernière et définitive union politique décrétée à Lublin.

La Diète établit les mêmes droits pour la noblesse des deux pays, la participation égale à l'élection du roi, détermina la constitution juridique, l'armée, le trésor, tout en laissant à chacun des états, ses institutions particulières. L'obligation morale de respecter les mêmes principes constituait donc le lien le plus réel et le plus solide de l'Union.

Comment depuis le xvie siècle évolua l'histoire des deux peuples, jusqu'à devenir celle de deux nations, cela s'explique par la loi naturelle qui veut que tout organisme devenu indépendant se sépare de ce qui lui prêtait vie, de même qu'un enfant quitte sa famille, de même qu'un disciple s'affranchit de son maître. Il n'y a rien là que de très ordinaire. Toutes les raisons du monde ne sauraient nier les faits, et même l'état d'une aussi douce dépendance que celle de la Lituanie, ne saurait convenir à un peuple libre. Il est difficile de prendre parti dans le conflit qui divise aujourd'hui le monde slave au sujet des deux nations, car nous ne savons pas les bouleversements que réserve l'avenir, et il ne serait pas équitable d'intervenir dans des querelles qui ne nous concernent pas. Nous pouvons seulement essayer de fixer les revendications polonaises et lituaniennes, le bien fondé de chacune, et ce faisant, prévenir les erreurs répandues à profusion, soit par les offices allemands, soit par de trop grands amis de la Pologne qui desservent sa cause en lui attribuant des prétentions exagérées, des désirs de domination qu'elle n'a pas.

L'expression Lithuanie ou Lituanie — sans le *h* allemand — s'applique suivant qu'on l'entend au sens géographique ou au sens ethnographique, à deux groupes de territoires bien différents d'étendue : la Lituanie historique comprenant les trois gouvernements de Wilno, Kowno et Grodno, auxquels s'ajoutaient avant la Diète de Lublin la Volhynie, Kijow et d'autres provinces ruthènes ; et la Lituanie ethnographique, se bornant au seul territoire de Kowno et comptant seulement 2 millions d'âmes.

Au voisinage de ces territoires slaves, une Lituanie prussienne limitrophe des terres des Hohenzollern, comprend 120.000 habitants environ.

On pourrait également distinguer les nationalistes lituaniens des *lituanomanes* qui, sans nul égard aux questions de religion, de langue, de mœurs, voudraient un état nouveau englobant tous les gouvernements polonais, ruthènes et prussiens. Ils revendiquent même, en voulant s'approprier le cours du Niémen, un accès à la mer dont il n'avait jamais été question dans le passé. Ils ne se feraient pas scrupule d'annexer également les pays lettons avec lequel ils n'ont jamais eu aucun rapport historique. Faut-il ajouter que ces extrémistes ne sont que des pangermanistes ; et que la Lituanie qui pour le moment est tout entière sous la botte allemande, constituerait la plus grosse part de la future province de l'*Oberost* (est supérieur) ?

Leur propagande fait tort aux nationalistes qui réclament simplement la Lituanie de Kowno.

La confusion intentionnelle de la Lituanie « peuple » et de la Lituanie « état » favorise toutes les équivoques, et c'est avec circonspection que les diplomates devront au jour de la paix écarter « la patte d'ours du lituanomane, pour qui selon le mot du professeur Bruckner, le point principal est non pas la vérité, mais la tendance. »

A vrai dire, ils ne sont pas entièrement responsables des querelles entre polonais, ruthènes et lituaniens.

C'est la Russie, qui la première essaya d'envenimer les rapports entre ces peuples, pour ruiner l'influence polonaise prépondérante, et compromettre l'entente polono-lituanienne. Encourager les agitateurs, était le seul moyen de fortifier l'iufluence russe qui ne subsistait que par la violence.

Il n'y avait aucun contact entre Russes et Lituaniens. Dans l'ensemble des provinces, la race autochtone est catholique, et compte 53 % des habitants, tandis que les orthodoxes, dont un nombre considérable s'est converti au catholicisme en 1905, comptent 30 % d'adeptes, c'est-à-dire une minorité à laquelle fait contrepoids en maints endroits un pourcentage égal de Juifs, également ennemis de la Russie.

L'élément polonais, au contraire, est répandu sur toute l'étendue des gouvernements lituaniens, et prédomine non seulement sur l'élément russe, mais encore sur l'élément national avec lequel il est bien près de se confondre.

Pendant longtemps la vie lituanienne ne s'est pas différenciée de la vie polonaise, et il n'y a pas encore à proprement parler de civilisation lituanienne, mais des aspirations à constituer un peuple distinct. Les tendances séparatistes sont basées sur la question de langue, du moins celle-ci paraît la plus justifiée parmi toutes les autres, question ethnographique, question de frontière, questions administratives.

Il faut rappeler que si la nation lituanienne a droit à la vie, dès les origines, les deux peuples lituaniens et polonais ont une histoire commune : pendant les innombrables négociations et assemblées du xve siècle, la langue lituanienne cédait la place à la langue polonaise, beaucoup plus claire, légère et riche. Depuis, malgré les tentatives des linguistes pour transformer les mots ruthènes et polonais, en noms lituaniens, il n'a pas été prouvé que le lituanien fut une langue officielle et littéraire. Il n'est parlé que par 2.000.000 d'âmes qui ne constituent pas une élite intellectuelle, mais bien plutôt une masse paysanne assez arriérée et jalouse de ses traditions. La Lituanie qui au xiiie et xive siècles a subi l'influence ruthène ne s'en est libérée qu'en acceptant la civilisation polonaise qui l'a, à son tour, préservée de l'envahissement russe. La noblesse et la bourgeoisie sont polonisées, et la plus importante cité lituanienne, Wilno entre autres, est un centre important de polonisme. Faut-il rappeler que son Université polonaise resta avec Cracovie et Varsovie le foyer le plus ardent de la vie intellectuelle de la Pologne ?

Enfin, depuis les partages, la Lituanie s'est toujours jointe à la Pologne dans les luttes successives pour reconquérir l'indépendance : Wilno s'arma une des premières, au moment de l'insurrection de Kosciuszko ; en 1831, puis de 1836 à 1838 la Lituanie se leva après la défaite de Varsovie, et c'est par milliers que l'on compte les volontaires qui moururent sous les ordres des chefs lituaniens Konarski, Zawisza, Wollowicz. Faut-il citer encore les noms des Radziwill, des Sapieha, des Czartoryski, et la pure gloire de Mickiewicz pour prouver que l'esprit du pacte de Horodlo anima les deux peuples à toutes les périodes de leur histoire. La Pologne, ayant cessé d'exister, elle n'en restait pas moins pour toutes les nations qui s'étaient données à elle, le symbole de la patrie.

N'en croyons pas la littérature de guerre allemande, la Pologne n'a pas d'intentions homicides envers la Lituanie, puisque c'est la Pologne elle-même, et si la forme de l'union future doit être différente des unions anciennes, elle n'en subsistera pas moins, car elle est nécessaire à la vie des deux états.

Grâce à elle, la Lituanie se libèrera plus facilement des influences étrangères. Elle renouera cette chaîne des temps, qu'elle ne saurait rompre sans démentir un passé d'honneur et sans détruire en même temps tous ses droits à une vie autonome.

L. Saisset.

Statistique des autorités allemandes sur les territoires occupés au commencement de 1916

(Eurp. Staats-u. Wirtschaftszeitung, n° 20, 19-5-1917)

WILNO

	Polonais	Blanc-russ.	Lituaniens
La ville de Wilno	56.632	559	2.713
Le district de »	70.629	1.917	3.699
Gouvern^t de »	263.149	8.063	118.188

GRODNO

	Polonais	Blanc-russ.	Lituaniens
La ville de Grodno	7.609	465	113
Le district de »	36.345	2.070	1.099
Gouvern^t de »	134.076	51.724	6.535

Israélites dans les deux gouvernements : 122. 535.

LES NOCES

PAR

S. WYSPIANSKI

(*Extraits*) (*)

SCÈNE VII

LE FOU (*avançant*)

Un homme traîne après moi.

LE JOURNALISTE

Une ombre partout me précède.

LE FOU (*il s'est assis*)

Petite maison, maison basse :
Ma Pologne, avec ses larmes,
Ses peurs, ses crimes, ses rêves,
Sa crasse, sa lâcheté, ses mensonges ;
Je les reconnais, et trop bien.

LE JOURNALISTE

Qui est là ? —

LE FOU

Un fou.

LE JOURNALISTE (*le reconnaissant*)

Le grand homme !

LE FOU

Grand, par son habit de fou ;
Grand, parce qu'il est loin de vos yeux ;
Mais vous n'en manquez pas de fous,
Vos assemblées en regorgent ;
Salve, frère !

LE JOURNALISTE

Père, Salve !
Les bons fous n'abondent pas,
Nous avons pris la livrée grise ;
La verve nationale s'éteint ;
Les torchères qui flamboyaient,
Droites, au poing des laquais,
S'éteignent l'une après l'autre.
Les bougies coulent et se consument,
Et les bras tendus qui les portent,
Brûlent comme elles sous le même souffle. —
La patrie aurait besoin
De toute une légion de fous ;
Les laquais brûlent dans la souffrance,
Ils raillent leur propre douleur ;
Ils s'éteignent, les cierges nationaux,
Il se passe d'horribles choses
Dont l'extravagante ironie
Devrait réveiller, révolter
Notre cœur avili d'esclave
Et faire bouillir notre sang.

LE FOU

Mais vous préférez dormir — —

LE JOURNALISTE

C'est tout un !
Moi, j'endors ma pauvre âme,
Je berce l'âme de mon frère ;
Tout se ressemble, tout se vaut :
Le bien, le mal, le mal, le bien,
Il se passe d'horribles choses.
Qu'ils sont loin, loin, les rêves,
Qu'ils sont loin de nous aujourd'hui ;
Qu'elle fut grande, la patrie,
Et tout ce passé s'est perdu,
A jamais a sombré dans la nuit :
C'est une fable, ce qu'on dit du Trois Mai !
On a mis la mère au cercueil,
Devant ses fils et tous les siens ;
Le prêtre a jeté l'eau bénite,
Le fossoyeur a jeté la terre ;
Les autres, les survivants,
Ont fait fête au banquet mortuaire :
Joie funèbre, joie maudite.
L'ivresse a tué leur âme,
Mais n'a pu tuer leur cœur,
Et le cœur aujourd'hui brame
Et pleure aux portes des églises,
Il saigne sur le parvis,
Au sein de son cruel martyre,
Il s'attendrit, il se prodigue
Et s'accuse lui-même.

. . . .

LE FOU

Quel flot de larmes !
Que de regrets inutiles.

(*) Le drame en trois actes, traduction de A. De Lada et G. Lenormand. Edition de *La Nouvelle Revue Française*. Paris, 35, Rue Madame.

Deux Images

Une grande revue polonaise rédigée en français paraissant en Suisse, l'*Aigle Blanc*, donne parmi quelques belles illustrations, une gravure ancienne. Elle représente le *Passage des émigrés polonais par Leipzig* en 1831. C'est une rue ou une place, très vaste, mais si grouillante de monde qu'elle en paraît toute petite. Des diligences d'où l'on descend des malles stationnent devant les maisons. On se presse pour acclamer ceux qui arrivent, on les salue avec de grands gestes joyeux, on les aborde, on les entoure; au premier plan, l'un d'eux, une main sur le cœur, levant le bras au ciel, semble témoigner de sa fidélité envers la patrie à un autre, qui tient un drapeau blanc, où de l'inscription se détache en grandes lettres le mot *Polen;* un bon gros bourgeois vêtu d'une longue redingote, cravaté de haut, coiffé du haut-de-forme, badine en main, écoute gravement le récit d'un bel officier, qui fait aussi l'admiration de deux jolies dames à aigrette; un blessé le bras en écharpe, reçoit les sympathies d'un inconnu, une petite fille pour le mieux voir, s'accroche à un gros monsieur ventru; une dame en robe brodée, à larges manches, coiffée d'un chapeau cabriolet, oublie de s'abriter avec son microscopique parasol pour contempler un monsieur qui embrasse un Polonais; un militaire est emmené par deux nouveaux amis; des gamins trop petits pour qu'on prenne garde à eux courent entre les groupes, gagnés de même par l'enthousiasme général; d'autres se sont juchés avec les spectateurs jusque sur le haut des remparts.

L'horizon est pur, l'air vibre de toutes les acclamations; l'amitié semble présider à cette arrivée, et faire d'un exil une fête. L'aigle polonaise plane librement dans le ciel allemand...

Mais cela se passait en 1831! Quel est l'heureux artiste qui a pu jouir de ce spectacle merveilleux, et qui a pu sans passer pour un charlatan, fixer le souvenir de ces mémorables accolades!

Quels pleurs ne verseraient pas ses yeux romantiques, si tout à coup l'horrible guerre lui apparaissait! Reconnaîtrait-il dans les sbires assassins et pillards, les petits-fils de ceux qui accueillaient comme leurs frères les martyrs de la liberté!

Que nous sommes loin, ô Allemagne! du temps où Schumann écrivait: *Les Deux Grenadiers*, enchassait dans ses plus belles œuvres des phrases de la *Marseillaise!* qu'il est loin le temps où M. Goethe donnait un soufflet à son fils, afin qu'il se souvint d'avoir vu un Napoléon, bien avant que l'enfant n'entendit le héros lui décerner ce sublime éloge: M. Goethe, vous êtes un homme!»

Oui, dans ce temps-là, l'Allemagne n'avait pas encore inventé les surhommes qui s'appellent Guillaume et Hindenburg, elle se croyait honorée de participer aux nobles manifestations de la pensée, de s'émouvoir au seul nom de France et de liberté, et qu'ils vinssent de l'Est ou de l'Ouest, qu'ils fussent grognards ou polonais, elle ne ménageait pas son admiration à tous ceux qui avaient une autre patrie que le *Deustchland.*

Quelques pages plus loin, une autre gravure: *Vive la France! Vive la Pologne!* Ce sont les Polonais acclamés dans les rues de Paris le 2 avril 1848. Moins de fantaisie dans la composition, moins de brillant dans la facture, mais plus de noblesse et plus de gravité.

Ici ce n'est pas l'enthousiasme d'une minute, c'est la véritable sympathie faite de douleurs communes et de profonde pitié. L'attention est toute fixée sur le groupe d'un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui soutient un vieillard accompagné d'un homme d'âge mûr et qui paraît symboliser la perpétuité de l'amitié et de la tradition franco-polonaise. Une simple différence d'inspiration, d'expression des visages dans l'une et l'autre gravure, et c'est tout un monde de pensées diverses qui surgit.

Ici, c'est l'Allemagne, oublieuse du passé, là, c'est la France attachée au souvenir.

L. P. S.

La faillite du Mittel Europa

Le Mittel Europa est loin d'être réalisé. Bien plus il est sur le point de faire faillite. Telle est la thèse soutenue par Arnaud d'Andilly dans l'*Opinion* du 1 septembre.

L'idée d'un bloc politique, militaire, économique, formé par les Puissances Centrales, fut conçue bien avant la guerre par Naumann. Les victoires remportées par les Allemands ne firent qu'accroître leur désir de cimenter enfin cette fusion. Mais, dans la pratique, quand on étudia les détails de la réalisation d'un aussi formidable projet, les difficultés apparurent.

Les visées de l'Allemagne sur la Russie considérée comme un territoire d'exploitation, ses appétits manifestement dirigés sur l'Ukraine, la Pologne, la Lithuanie, l'Esthonie, la Courlande: tout cela ne manqua pas d'inquiéter les Autrichiens.

Les paroles du duc Gunther de Schleswig Holstein, formulant ces ambitions; plus tard, le discours brutal et cynique de von Payer provoquèrent à Vienne des demandes d'explications encore timides, mais à Budapest, de farouches protestations.

« La Hongrie, écrivait le *Pesti-Napto*, a trop souffert de son union douanière avec l'Autriche, pour se sentir disposée à une union douanière avec l'Empire allemand qui aurait pour conséquence d'étouffer l'industrie hongroise dans son développement ».

« Pourquoi, ajoutait ce journal, les Allemands montrent-ils tant d'empressement à réaliser le Mittel Europa? Simplement parce qu'ils en espèrent la consolidation de leur situation politique. Mais cela, c'est leur affaire. La Hongrie ne veut pas sacrifier son avenir à la création d'un Mittel Europa ».

Pour calmer les inquiétudes, l'Allemagne essaya d'associer la Monarchie à sa politique en Ukraine et de lui faire partager ses bénéfices — au moins nominalement. On proclama très haut que les deux Empires du Centre poursuivraient en Ukraine une politique économique commune.

Mais, dit M. d'Andilly, cette politique ne fut point commune et échoua lamentablement.

Un mot d'ailleurs emporta tout. Ce fut le « Waffenbund » si imprudemment prononcé par les Allemands et qui souleva des tempêtes. Il fallait renoncer pour le moment à l'amalgame militaire, au resserrement politique. On envisagea alors le projet d'union économique. Et ce furent les conférences de Salzbourg ouvertes le 8 juillet. De violentes oppositions se déclarèrent dès l'ouverture de la part des Austro-Hongrois.

Le 18 juillet, Wieser déclarait au Reichsrath:

« Nous devons — affirme au nom du gouvernement, le ministre autrichien du commerce — nous devons être en mesure de préserver l'économie politique autrichienne contre tous les dangers d'où qu'ils proviennent. Vouloir ouvrir toutes grandes nos frontières à l'Allemagne, ce serait jouer avec le feu. »

Outre ces interventions peu favorables à la politique berlinoise, les protestations de la Bavière nous donnent une idée de ce que fut l'esprit des conférences. Malgré les démentis officiels donnés au mois d'août — démentis qui confirment tous les bruits de divergences entre les Centraux — on peut conclure à un échec des Allemands, échec qui ne semble pas près d'être réparé.

Enfin, un autre problème se posait pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie: le problème polonais. La question de l'union économique des Empires et celle de la Pologne étaient, selon le Dr Stresemann, étroitement liées l'une à l'autre:

« La question polonaise, disait-il, est au plus haut degré une question économique, comme le sont d'ailleurs tous les problèmes soulevés par la paix de l'Est. »

Mais Allemands, Autrichiens et Hongrois n'arrivent pas à s'entendre sur cette épineuse question. Le 8 août, le Dr Gottein, député au Reichstag, commente ce nouvel échec dans le *Berliner Tageblatt.* On n'empêchera pas l'Ukraine de retourner à la Russie: on n'empêchera pas la Pologne de poursuivre par tous les moyens la conquête de son indépendance.

Mais voici un aveu qui, dans la bouche d'un député allemand, prend une importance bien significative:

« Il faut avoir le courage de le dire: la création d'une Europe Centrale unie politiquement, militairement et économiquement, constituerait un retour à l'ancienne et dangereuse politique de coalition et de rivalité de puissance, dont la guerre actuelle a été l'inévitable résultat. Devant cette Europe Centrale, se dresserait éternellement la coalition de nos ennemis d'aujourd'hui pour notre malheur et pour le malheur du monde ».

Aussi le projet de Mittel Europa conçû par l'Allemagne se trouve combattu violemment ou timidement par ses alliés et par des Allemands eux-mêmes. L'Autriche y est rebelle. Le Mittel Europa ne peut devenir une réalité.

Et que te font donc les angoisses
Des morts au fond des tombes?
Penses-tu — qu'ils se relèveront
Vêtus de manteaux flambant neuf, —
Et qu'avec eux bras dessus bras dessous
Tu marcheras au Festin de deuil,
Pour y mâcher et remâcher
Le poison qui en tua tant d'autres;
Pour y boire jusqu'à l'ivresse
Le philtre au goût de pourri;
Est-ce ainsi que refleurira ton sang?!

LE JOURNALISTE

Mon sang, mon sang, —
Que sais-je, — le cri des mouettes
Qui volent sur les rochers,
Le cri lugubre des mouettes,
La plainte horrible
Des mouettes perdues au large.
La mer est calme, le ciel se couvre,
Mais l'orage et l'ouragan sont loin.
Tout est silence et vide dans l'espace, —
Les ailes frémissantes dans le vol,
Battent sans désirer le retour,
Elles savent, que là où elles vont,
Elles ne trouveront nul abri;
Fidèles à la malédiction,
Elles volent, — n'osant s'arrêter,
Jusqu'à ce que le sang monte à leur gorge, —
Jusqu'à ce qu'elles tombent de fatigue,
Sans l'adieu d'aucune larme:
Le trépas c'est la paix, la paix c'est la mort.

LE FOU

Tu chantes le chant du corbeau;
Tu n'entends donc dans le silence
Que le glas des funérailles?
. . . .
Tu n'as jamais entendu sur la tour
Comment Elle chante, comment Elle sonne.

LE JOURNALISTE

La Sigismonde... (*)

LE FOU

La cloche royale: —
J'étais assis aux pieds du roi,
Derrière moi la cour du roi:
Son jeune fils et ses filles,
L'Italienne, — et le clergé
Entonnait les hymnes: —
La cloche montait.
Tous regardaient en haut,
La cloche montait, —
Elle se suspendit aux cimes,
Elle sonna dans le ciel:
Sa voix volait, planait,
Se balançait, sublime,
En haut sous les nues, —
La foule l'acclamait.
Je regardais le roi;
Le roi avait souri...
Et la cloche sonnait
. . . .

LE JOURNALISTE

Elle sonne toujours, la cloche,
Quand nous enterrons ceux qui nous sont chers;
Elle nous appelle, nous ordonne d'aller
Ecouter la voix des églises:
Dans le désarroi des esprits,
Les dissonances des prières,
Cette reine, cette cloche royale
A la sonnerie incessante,
Au cœur fêlé,
Nous donne notre note,
A nous. — L'abîme est devant moi,
Et je ne sais où vont mes voies.

LE FOU

Si tu me découpais le cœur,
Tu y trouverais tes angoisses,
Tes angoisses et rien d'autre:
La honte, la honte, la honte,
La honte ardente;
Une fatalité nous pousse
A l'abîme, —

LE JOURNALISTE

Qui es-tu, spectre?

LE FOU

Je suis la Honte!!

(*) Cloche de la Cathédrale de Wawel, à Cracovie. (N. d. l. R.)

Et M. d'Andilly conclut en ces termes :

« Les gouvernements de l'Entente commettraient une faute unique si dans les conditions de paix qu'ils envisagent, ils consentaient à se mettre en face d'un bloc politique et économique que les alliés de l'Allemagne se refusent à constituer et que l'Allemagne elle-même, se reconnaît désormais impuissante à réaliser ».

Le roi de Pologne

L'archiduc Charles Etienne, dont l'Allemagne veut faire un roi de Pologne, est soutenu par le groupe des seigneurs polonais, ayant à sa tête le prince Janusz Radziwill.

Le prince Janusz qui, comme son nom l'y incite, fait bon visage tantôt au Hohenzollern, tantôt au Habsbourg, avec peut-être le secret désir de les « rouler » tous deux, est très slave, d'une souplesse extrême. Il n'a pas manqué, en ces derniers temps d'utiliser à la fois les victoires de l'Entente et les assassinats de Moscou et de Kief, pour exercer une habile pression sur Berlin.

A la vérité, ce que redoute le prince Janusz et avec lui tout le groupe des grands propriétaires terriens qu'il représente, c'est le bolchevikisme et son partage des terres. A Spa, lors de son entrevue avec Guillaume, Hertling et Ludendorff, il a plaidé fort adroitement la cause d'une Pologne monarchique assez fortement constituée; admirable rempart contre cette contagion des Soviets, qui menacerait l'Empire des Hohenzollern, au cas où la victoire se déroberait à l'Ouest.

En d'autres temps, cet argument aurait laissé assez froids l'Empereur et ses conseillers. Mais en ce moment, ce qu'on appelle à Berlin « l'esprit de l'Impératrice » domine à la Cour. On sait que, depuis l'assassinat du tsar, Augusta-Victoria est en effet hantée par la peur de la révolution, qu'elle en a fait une maladie grave; et Guillaume, qui est facile à influencer, a été très troublé par les transes de sa femme.

Cette idée d'une demi-Pologne, assez forte cependant pour arrêter l'épidémie bolcheviste, et capable au besoin de rétablir l'ordre à Moscou, l'a donc séduit. Il a également vu dans la combinaison, la possibilité de récupérer quelques divisions, qui ne seraient pas inutiles sur le front occidental. Et c'est pourquoi, courant au plus pressé, il s'est rallié à la solution du prince Janusz Radziwill. Son opinion a entraîné celle du comte Hertling, qui a renoncé à avoir des vues larges sur l'avenir.

Mais le prince Janusz Radziwill ne pense-t-il pas que l'Entente a son mot à dire sur une solution trop hâtive?

N'est-ce pas lui qui affirmait dernièrement à un Polonais ententophile qu'il ne doutait pas une minute de la victoire des Alliés d'Occident?

(*Le Cri de Paris*, *8-XI*).

Armée Polonaise

Le Colonel commandant provisoirement l'I. D. P. est heureux de transmettre aux Régiments de la Division, l'ordre du jour suivant du Général commandant le C. A. :

C. A. — E. M. Q. G., le 17 août 1918.
3e Bureau
No 3057/3

NOTE

« Au moment où le 1er Régiment de Chasseurs Polonais quitte le C. A., le Général commandant le Corps d'armée tient à remercier ce Régiment du concours qu'il lui a apporté au cours des opérations qui viennent de se dérouler.

« Engagée dans des conditions difficiles, à la veille de la puissante attaque allemande du 15 juillet, les Polonais ont tenu à faire honneur à leur Drapeau. Après avoir partagé avec nous les durs instants de la préparation ennemie, participé honorablement à la défense de nos positions, ils ont brillamment attaqué les nouvelles lignes ennemies, y ont profondément pénétré et en ont ramené de nombreux prisonniers.

« L'attitude du 1er Régiment de Chasseurs Polonais sur les champs de bataille de CHAMPAGNE est un gage des succès que ne tardera pas à recueillir la 1re Division Polonaise tout entière. »

« Le Général, Cdt le C. A. »
Signé :
Commandant provt l'I. D. de la 1re D. C. P.
Le Colonel JASIEŃSKI

BIBLIOGRAPHIE

Un ami de Victor de Laprade. — *Le poète polonais Constantin Gaszyński*, par Camille Latreille, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, avec un frontispice d'Antoine Kamieński. (Agence polonaise de presse, 27, quai de la Tournelle, Paris, 1918).

C'est une étude très bien faite et qui contient un certain nombre de détails inédits sur les rapports entre l'auteur de Pernette et son ami polonais, qui était lui-même l'ami et le correspondant de Sigismond Krasiński, auquel Laprade a emprunté le titre de son poème sur la Pologne, intitulé *Resurrecturis*. Le livre de M. Latreille est encore une étude française sur un poète polonais, à mettre à côté de celles de M. Sarrazin et de M. Gaiffe.

Nous recevons le 1er fascicule d'une publication polonaise consacrée aux questions politiques et économiques paraissant à Lausanne (6, avenue Dapples). En voici le sommaire :

Les éditeurs au lecteur. — K. M. Morawski : ***. — K. Broel Plater : Egoïsme et mission. — L. Malczewski : A propos du Congrès de Prague. — A. Ladoś : La solution austro-polonaise. — W. Gettlich : L'indépendance de la Pologne dans le domaine économique. — J. Dobrzyński : Matériaux pour la réédification de l'Etat polonais I. Sur la Constitution. — Notes. Prix du fascicule (32 pages) 1 franc.

Cette publication s'annonce bien. Son programme promet une étude approfondie et impartiale de toutes les questions qui intéressent la Pologne. Les éditeurs veulent, laissant de côté toute tendance de parti, servir uniquement la cause polonaise dans le sens le plus large et le plus profond.

Les aveugles verront-ils?

La découverte d'un savant polonais

Nice, 8 septembre. — Des expériences d'un intérêt considérable au point de vue scientifique et humanitaire sont actuellement en cours à Nice. Un savant polonais, M. Kann, soldat à la légion étrangère, aurait découvert un appareil qui permettrait aux personnes rendues aveugles par accident, et particulièrement par des blessures de guerre, de percevoir certaines notations visuelles.

L'invention repose sur les principes suivants.

1° Il n'y a pas scientifiquement de corps opaques, certaines radiations lumineuses pouvant rendre visibles tous les objets même à travers un écran opaque ;

2° La cécité, même dans le cas le plus grave d'énucléation de l'œil, ne provoque pas d'insensibilité du nerf optique qui, tant qu'il n'est pas altéré, demeure susceptible d'être influencé par une impression lumineuse.

M. Kann construisit un dispositif peu volumineux, en forme de masque de carnaval appelé « loup », que l'on applique sur la face de l'aveugle et qui est connexe à un appareil portatif d'induction électrique. L'appareil comprend encore des lentilles à prismes et une chambre filtrant les radiations lumineuses et les plaques phosphorescentes. Successivement, selon les prévisions exactes de l'inventeur, les aveugles sur lesquels portèrent les expériences, aperçurent au lieu du gris jaunâtre habituels : 1° toutes les couleurs du spectre à partir du rouge ; 2° la lumière blanche naturelle ; 3° des ombres et des objets. Par cette lumière blanche, un d'entre eux distingua même des meubles divers, aperçut différencia des groupes de deux ou trois doigts et indiqua la limite d'un jardin vivement éclairé.

André CHOLESKI

Nous apprenons la mort, au champ d'honneur, du commandant d'artillerie André Choleski, ancien polytechnicien, chevalier de la Légion d'honneur.

Il eut au début de la guerre la citation suivante :

« Envoyé auprès du lieutenant-colonel directeur des « attaques du 23e, pour lui indiquer le moment où « l'attaque pouvait se déclancher; sa mission terminée, « est resté volontairement auprès de cet officier supé« rieur pour lui servir d'adjoint et, sous un feu « intense, a fait ce service jusqu'au lendemain « neuf heures dans nos tranchées et dans les tranchées « ennemies, dont on venait de s'emparer. Officier « d'artillerie exceptionnellement doué, dont les mul« tiples observations ont puissamment contribué « depuis un mois, à donner à notre artillerie une supé« riorité complète sur l'artillerie ennemie. »

Il était le beau-frère du Dr Bronislawski et frère de M. Léon Choleski, gérant de notre journal.

Je sais un enfer pire que celui du Dante,
Enfer vivant.

LE JOURNALISTE

Je vis dans l'Enfer!

LE FOU

A l'abîme toute la nation!

LE JOURNALISTE

Vivre en cette nation!
Voilà les plus cruelles des tortures,
Rire, folie, —
Nous sommes les plus misérables des âmes, —
La « Nation », c'est l'apparence, la peinture,
La « nation », c'est l'orgueil du hobereau.
La « nation », c'est l'ivresse du paysan,
La « nation », c'est la niaiserie du perroquet.
La vanité, la prétention, —
Et sous tout cela, cette petite chose,
Le cœur fêlé, le cœur qui saigne.

SCENE XVI

LE POÈTE

La mariée descend de ses rêves ?

LA MARIÉE

Un rêve, oui, j'ai rêvé,
Rêvé, sans dormir,
Mais j'étais tellement lasse...

LE POÈTE

La mariée était lasse d'amour.

LA MARIÉE

. . . .
Dans un grand carrosse doré,
En rêve, j'ai rencontré le diable;
Jamais on ne rêva rien de si sot,
Mais cela s'est de la sorte emmanché.

LE POÈTE

Le diable, comme ça tout de suite sortant de sa boîte,
Et tout de suite le carrosse doré.

LA MARIÉE

Bien oui, c'est en rêve, rien d'étonnant,
Si quelque chose, n'importe quoi, vous apparaît;
Mais ne riez pas de mon rêve
Car vous rêvez bien, vous, tout éveillé,
Et vous racontez partout votre rêve,
Comme si c'était Dieu sait quoi, — et pourtant.

LE POÈTE

Il y a des gens qui nous paient nos rêves
Et d'une pareille faribole
On peut s'acheter un carrosse,
Avec un grand diable de laquais chamarré,
Et divertir énormément les badauds.

LA MARIÉE

J'ai tant dansé, que je n'en puis plus...
J'ai rêvé que je montais dans le carrosse,
Mes yeux se collent, — par ma foi, —
J'ai rêvé que j'étais dans le carrosse,
Les diables me menaient à travers les forêts,
A travers les villes aux murs de pierre, —
Et je leur disais: « où donc, diables, me menez-vous ? »
Et eux répondaient: « en Pologne » —
Où est-ce donc, cette Pologne, où est-ce ?
Le savez-vous?

LE POÈTE

Par le monde entier
Tu peux la chercher la Pologne, jeune mariée,
Nulle part tu ne la trouveras.

LA MARIÉE

Alors, ce n'est pas la peine de chercher.

LE POÈTE

Et moi, je sais une toute petite cage, —
Voyons, que lagouche passe ainsi
La main sous son sein.

LA MARIÉE

C'est la bordure
De mon corsage, un peu trop étroite.

LE POÈTE

— — Et là-dessous, quelque chose bat?

LA MARIÉE

Non mais, la sotte question!
Le cœur — ! — ?

LE POÈTE

Et bien, la voilà la Pologne.

Directeur : Dr BRONISŁAWSKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Gérant : L. CHOLESKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI.
Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.
Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.